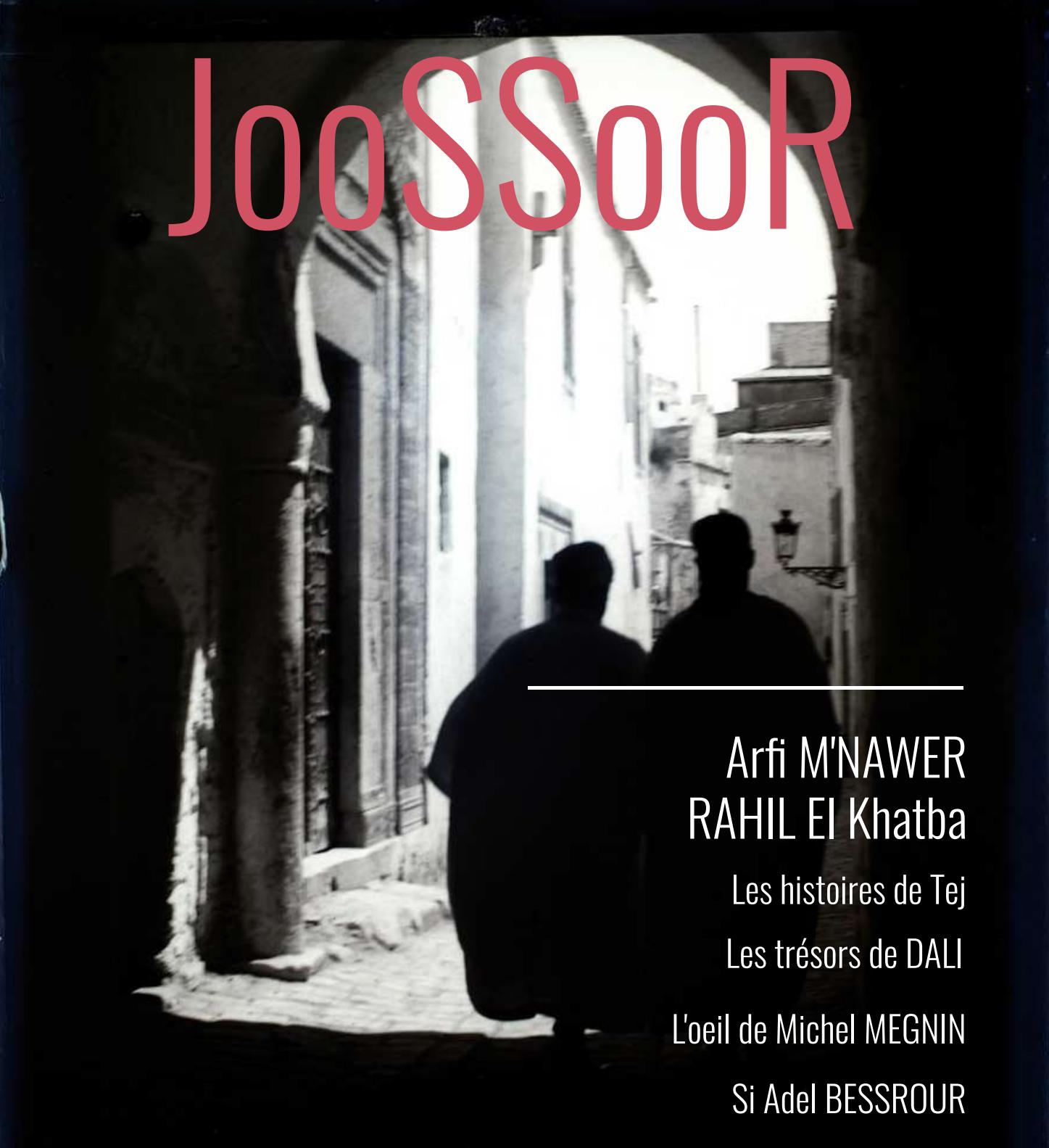


# JooSSooR



---

Arfi M'NAWER  
RAHIL EI Khatba

Les histoires de Tej  
Les trésors de DALI

L'oeil de Michel MEGNIN  
Si Adel BESSROUR

**DOSSIER :**  
L'image exportée. de 1867 à 1967  
Par Si Rafik BEN NAJAH

# JooSSooR

## Editorial

JooSSooR.

Les pages des groupes JooSSooR sont des mines et des sources d'informations appréciables pour nos étudiants, chercheurs, sociologues, écrivains, architectes, historiens etc...

Nous utilisons la carte postale ancienne comme un levier de mémoire.

Les discussions fort banales au début, finissent par déraper vers l'inouï...

Les fragments de souvenirs se rejoignent, se complètent, comme un puzzle qui commence à former une image, faite de mots, de retrouvailles, de nostalgie et d'émotions.

Certains de nos membres ont disparus aujourd'hui. Que Dieu ait pitié de leurs âmes pures, altruistes et citoyennes. Ils nous restent leurs écrits, leurs témoignages, leurs souvenirs.

C'est de ce patrimoine immatériel fort riche, dont il s'agit.

Aucune structure n'existe pour accueillir, classer, valoriser ces pépites qui disparaissent avec le temps, avec les décès de leurs auteurs.

Les groupes JooSSooR tentent de donner la parole à ces invisibles - disparus ou parmi nous - qui passent inaperçus.

Nous sommes partout : En Tunisie, en France, au Canada, en Allemagne, aux Etats-Unis ...

Pour la première fois : nous vivons ensemble, à travers ces groupes vivants, à travers cette nouvelle revue qui tente de montrer des richesses ignorées de nous-mêmes.

Musée JooSSooR est une expérience sociale qui a réussi à nous fédérer. Ce sont aussi des ateliers de mémoires, faits de nous, par nous, pour nous et ceux qui nous suivent.

Merci à toutes celles et ceux qui ont joué le jeu, d'apprendre à construire ensemble, dans le respect et loin de toute politique.

DACHRAOUI Chawki

# Musée JooSSooR

Les 5 sens en éveil...

Le Musée autrement !

# Sadok (Ben Rachid) Haj Youssef.

Le patrimoine culturel immatériel. UNE HISTOIRE.

Un chant d'outre-tombe d'un tirailleur tunisien blessé, capturé et torturé. Il chante sa souffrance...

Ecoutez ce chant langoureux datant de 1916. Il vient d'outre-tombe comme un cri de douleur. Il provient d'un tirailleur tunisien parti combattre en Belgique. Il fut capturé par les allemands. Puis fut torturé, amputé d'une jambe et mis en cage. Un linguiste allemand Wilhelm Doegen décide d'enregistrer les chants des prisonniers de guerre. C'est ainsi qu'il recueillera la complainte de Sadok B. (Sadok (Ben Rachid) Haj Youssef).

Sa voix reposera dans un magma de 1.651 disques, jusqu'au moment où deux Belges s'y intéressent. Il s'agit de Mme Anne KROPOTKINE, chercheuse en histoire et documentariste sonore, et de Mme Marie GUERIN, artiste sonore.

Elles vont s'accrocher à cette voix, parmi tant d'autres et décident de la ramener au bercail, c'est-à-dire en Tunisie.

C'est ainsi que débute une aventure humaine extraordinaire... qui a duré plus de 2 ans.

Ecoutez la voix d'un ancêtre parti dans une guerre qui ne le concernait pas. Il était ouvrier agricole et poète.

Les maux de sa douleur se sont transformés en chanson, sans musique, a cappella, un lien touchant de fragilité, d'immatérialité.

« Entre deux montagnes, j'ai été blessé  
Seul j'ai saigné. J'ai pleuré. J'ai hurlé.  
Les Allemands m'ont récupéré  
Sous leurs verrous, ils m'ont enfermé  
Moi qui croyait enfin rentrer chez moi  
En Belgique on m'a fait souffrir  
Et j'ai cru que j'allais mourir »

Tant d'autres histoires restent encore ensevelies, quelque part, dans le monde.  
Extrait de la conférence « les nouveaux regards sur le patrimoine culturel immatériel. »

Chawki Dachraoui  
28/10/2021.



*Le patrimoine culturel immatériel*

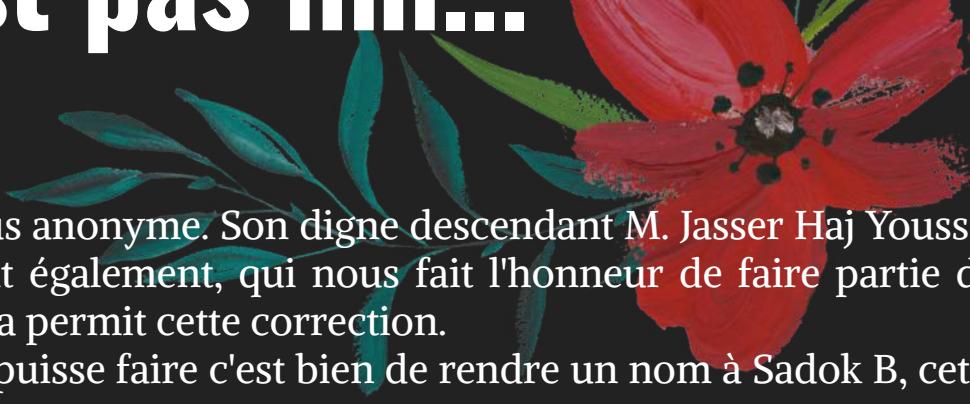
Merci à Mme Ghariani Najet - aidée par M. Jasser Haj Youssef  
pour la reconstitution de ce chant :

جانا الخبر عشيه رمضان ، وبحديثهم هبلونا  
جبدو الكواضغ والأقلام ، و بالإسم نادونا  
اداونا حتى الألمان ، وبرصاصهم جرحونا  
و منين قدر ربى علينا ، و آش ليلنا من حكومه  
تجرحت ما بين جبلين ، وقعدت نبكي انوّح  
دمي يجري غدران ، بدني بكله مشوّه  
فرحت وهزوني الألمان ، وحسبت روحني مرّوح  
لقيتهم قفلو علينا "الأسجان" ، وقعدت فيهم ملوح  
البلجيك عذبني ، والطّبّه زادو عليّ  
عملو على قصّان رجلي ، حتى الطّبّب حار فيّ  
نا قلبي غصّرات غصّرات ، ياربى فرج على

Cliquez



# Ce n'est pas fini...



SADOK B. n'est plus anonyme. Son digne descendant M. Jasser Haj Youssef (musicien de talent également, qui nous fait l'honneur de faire partie du groupe JooSSooR) a permis cette correction.

Le moins que l'on puisse faire c'est bien de rendre un nom à Sadok B, cette voix extraordinaire.

Il s'appelle en réalité Sadok (Ben Rachid) Haj Youssef.  
Allah yarhmu.

Jasser est un digne descendant ! Ecoutez le début de cet album qui sortira en 2022... C'est une continuité, une voix de 1916 qui revit en 2022, à travers la descendance. Merci à Si Jasser Haj Youssef

Jasser Haj Youssef :  
""Merci à vous tous 🙏 ❤️

Mon arrière-grand-père a eu l'instinct et le talent d'enregistrer son poème depuis sa prison à Berlin pour que sa voix résonne pour l'éternité et pour qu'on n'oublie pas les Hommes qui se sont battu pour nous.

Le chant de Sadok est plus puissant qu'une armée allemande ou française. Il est sorti de ses cendres et a retrouvé sa famille, un siècle plus tard.

L'art, l'amour et l'humanité sont plus forts que les guerres.

Il est important de rendre hommage à nos ancêtres, de les mettre en lumière.

Combattre avec de l'art et l'amour ❤️ Ça fera toujours gagner, même après un siècle !"

""Jasser Haj Youssef est un violoniste, compositeur, pédagogue et l'un des rares spécialistes de la viole d'amour dans le monde.

Il a joué avec Barbara Hendricks, Didier Lockwood et Soeur Marie Keyrouz... Il a dirigé l'Orchestre de Chambre de Paris et l'Orchestre des Jeunes de la Méditerranée... Ses œuvres sont étudiées en Europe et jouées sur les scènes les plus prestigieuses. Il est engagé auprès de plusieurs organismes humanitaires et culturels dans le monde."



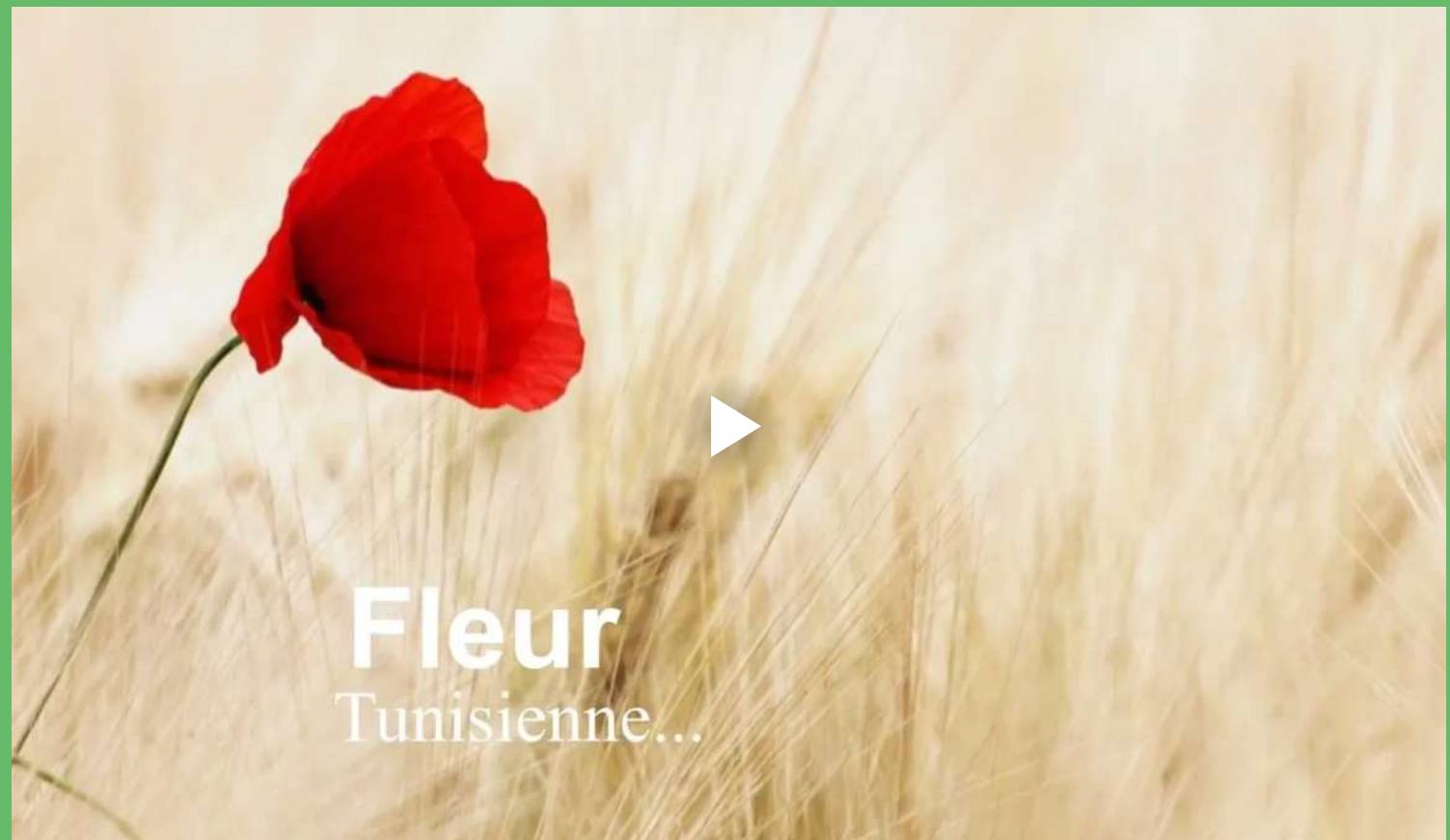
# SID AHMED BEN ABDALLAH





# Sid Ahmed Ben ABDALLAH

Si Ahmed Ben Abdallah nous a quitté.  
C'est une douleur régulière, ravivée à  
chacun de ses partages. Il était un  
membre très actif de ce groupe.  
Le 12 Juin 2017, il nous a légué une  
part de sa mémoire qui lui survit  
aujourd'hui. Un texte émouvant de  
vérité...  
A lire, à relire, à découvrir.  
Allah yarhmek ya **Sid Ahmed**.



# "Arfi M'NAWER"

Par Sid Ahmed BEN ABDALLAH le 12 juin 2017



Un coiffeur à Sousse. Image choisie pour une certaine ressemblance du décor avec la boutique de Arfi M'naouar)

Quel mystère me pousse vers la Rue Hajjamine et m'arrête devant cette porte fermée au bleu passé par les intempéries et grisonnant par la poussière du temps ? Quel est ce flot de souvenirs qui se bousculent dans ma tête lourde de ses nostalgies ? Quel hasard a fait que juste au moment où je m'arrête devant la boutique de Arfi Mnaouar, arrive son fils, mon compagnon de jeux en ces lieux, que je n'ai pas vu depuis des années, qu'il m'ouvre la porte et m'invite à y entrer ?

Mon cœur bat, mes pieds flageolent, un nœud à la gorge... Le vide des lieux me choque ...A travers une larme qui insiste au bord des paupières ressurgissent les souvenirs pour combler ce vide désolant... Un seul mot arrive à sortir de ma bouche à l'adresse de mon ami ; « yerham arfi M'naouar »...



La boutique de Arfi Mnaouar à la Rue Hajjamine.

Arfi M'naouar était un personnage clé du quartier. Il connaissait tous...

Il connaissait tout...

Sa boutique était constituée de deux salles : la première salle, destinée à ses activités de coiffeur et d'horloger, était aménagée en fonction de ces activités et ornée d'une impressionnante collection d'horloges murales dont certaines sont de véritables pièces de musée. Quant à la seconde salle, en arrière boutique, c'était une espèce de laboratoire dépotoir... j'expliquerai plus loin ce que cela veut dire...

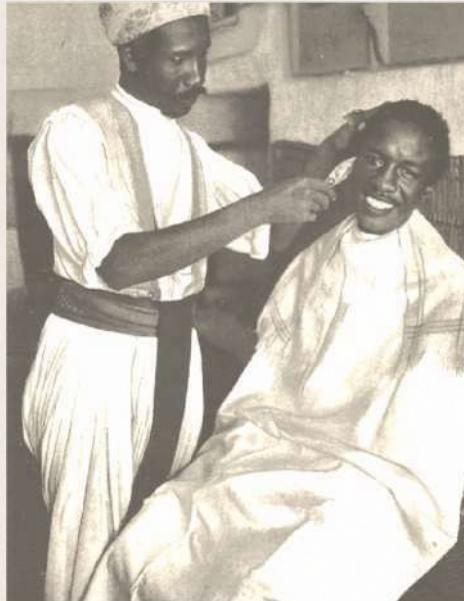
Décentrée, la porte de la boutique, donnait directement accès au « côté coiffeur » où s'alignaient contre le mur deux lavabos supportés par un meuble à grands tiroirs.

Les tiroirs entre les deux lavabos contenaient ses outils de coiffure, les ventouses pour extraire le mauvais sang de ses clients hypertendus et des pinces pour arracher les dents (achetées, mais dont il n'a jamais eu le courage de s'en servir). Les tiroirs du fond étaient destinés à ses outils d'horloger et aux pièces de rechange (le plus souvent récupérées sur des montres et des horloges irréparables). Le tout complété par trois fauteuils tournants en bois, sans style ni couleur...

# De l'autre côté de la salle, et face à cet ensemble, un grand récepteur TSF (radio) occupait le milieu du mur...

entouré de part et d'autre d'une série de chaises dépareillées, destinées à ses amis qui, avant de rentrer chez eux, passaient un moment en sa compagnie écoutant et commentant les informations de la BBC, de radio Caire ou de Radio Tunis... ou échangeant des informations sur la vie quotidienne de la ville et du quartier.

Une porte au fond, rarement fermée, donnait accès à une arrière-boutique sombre,



Coiffeur par Lehnert &amp; Landrock



la petite lucarne ouvrant sur le toit et destinée à l'éclairer était obstruée par un demi siècle de poussières à l'extérieur et un épais tissu glauque de toiles d'araignées noircies de suie et de poussières à l'intérieur.

## Véritable caverne d'Ali Baba où il y avait tout ce qu'il avait pu récupérer au fil des années :

clous, vis et boulons rouillés (triés par taille dans des boîtes de conserves), outils appartenant à tous les métiers imaginables, une brouette de sa fabrication, des tas de ferrailles rouillées innommables et des tas de morceaux de bois soigneusement triés.

Rien de ce qui pouvait être jeté par les habitants du quartier n'échappait à sa vigilance.

« Yousloh يصلاح » (cela pourrait être utile) disait-il pour justifier cette passion...



Rue Sidi El Béchir.

Lorsque, petit, j'allais chez Am M'naouar pour me couper les cheveux ou, plus tard, en qualité d'apprenti pendant les vacances scolaires, cette arrière boutique à la fois me fascinait par les mystères de son contenu et me faisait peur par son aspect...

Le joyau des lieux était un immense alambic... Au printemps de chaque année Am M'naouar changeait d'activité principale pour se consacrer à la distillation des fleurs d'oranger, des roses parfumées et des géraniums afin d'en extraire l'essence. Sa longue expérience donnait à ses produits une bonne qualité appréciée et recherchée par ses clients... C'était aussi la saison de la chasse aux bouts de bois pour servir à chauffer l'alambic...

Chaque matin Am M'naouar prenait sa brouette de bonne heure et faisait le tour des rues,

ruelles et impasses du quartier et des quartiers voisins, récupérant tous les morceaux de bois qu'il trouvait et tout ce qui pouvait servir de combustible... Alors dans sa boutique et aux alentours, se répandait une odeur indéfinissable de bois brûlé et de parfums de rose, de fleurs d'oranger et de géraniums... Ses clients étaient ainsi avertis qu'ils pouvaient amener leurs fiasques ornées de rafias et passer commande pour les réserves de l'année en eaux de rose, de géranium et de fleurs d'orangers.

Am M'naouar était un personnage sans âge... toujours serviable, toujours actif... Selon la tradition de l'époque, tous mes frères, lorsqu'ils n'allaient pas au Kottab, étaient passés par sa

boutique en tant qu'apprentis ((bien qu'aucun d'entre eux n'avait appris ou exercé un de ses nombreux métiers)... Ainsi Am M'naouar était pour eux « Arfi M'naouar عرفی منور », (ce qui pourrait se traduire par « patron » ou « maître » M'naouar)...

Avant d'être en âge d'aller à l'école on m'emménait chez Am M'naouar pour me faire couper les cheveux... Un seul instrument suffisait à accomplir la besogne : la tondeuse fine qui en quelques secondes me faisait la coiffure en brosse exigée par mes parents pour m'éviter une éventuelle contamination de poux pouvant être attrapée soit au Kottab, soit au Hammam... Si bien que plus tard, lorsque j'ai décidé de ne plus me faire coiffer par lui, mes cheveux sont longtemps restés rebelles et informes.

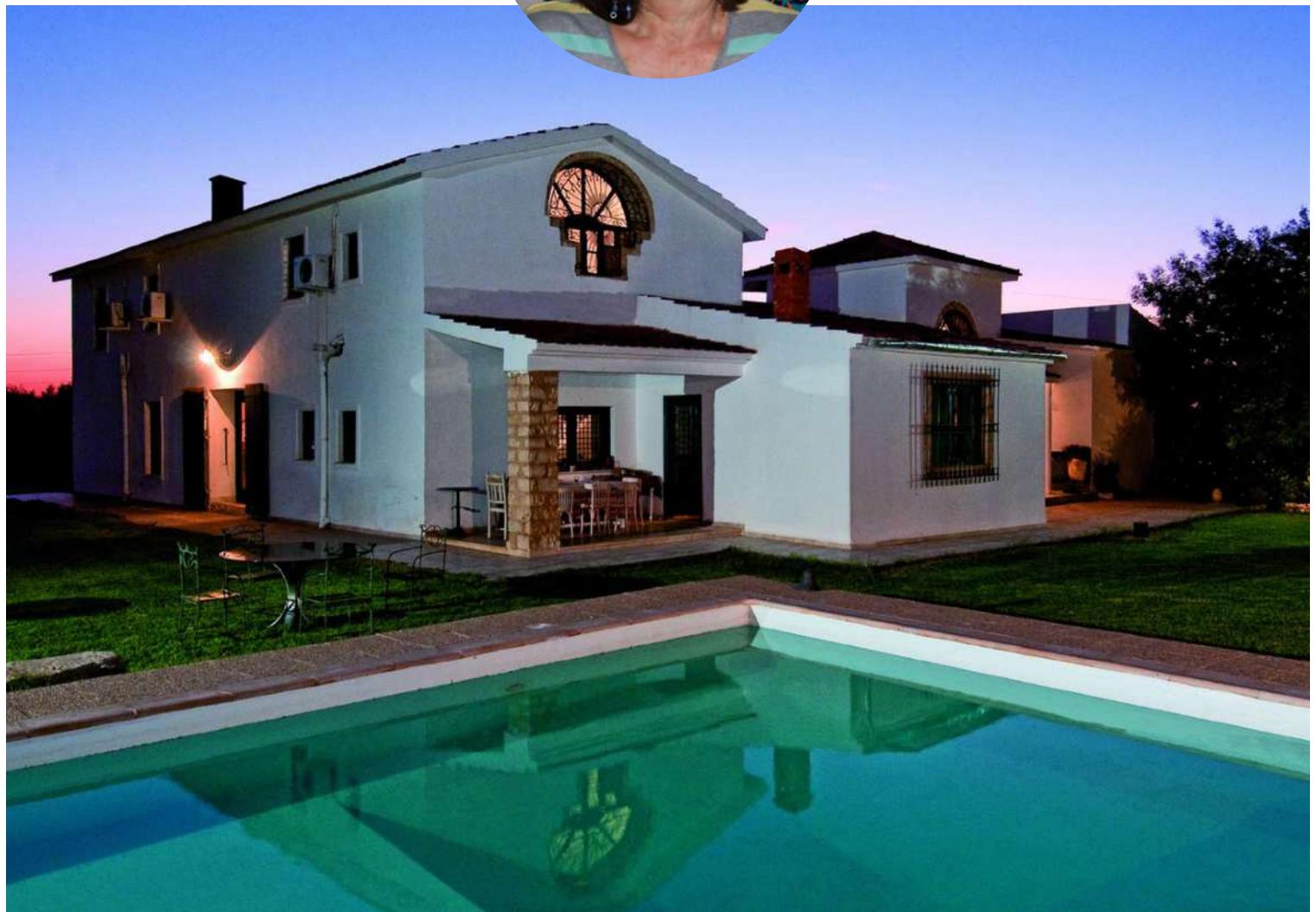
Une fois inscrit à l'école, et pour m'occuper pendant les vacances d'été, on décida que je devais aller en apprentissage chez Am M'naouar, tout comme mes frères avant moi... Ainsi Am M'naouar devint pour moi aussi Arfi M'naouar, titre que j'avais obligation de conserver jusqu'à sa mort.

(images : 1/ La boutique de Arfi Mnaouar à la Rue Hajjamine. 2/ Un coiffeur à Sousse. Image choisie pour une certaine ressemblance du décor avec la boutique de Arfi M'naouar)



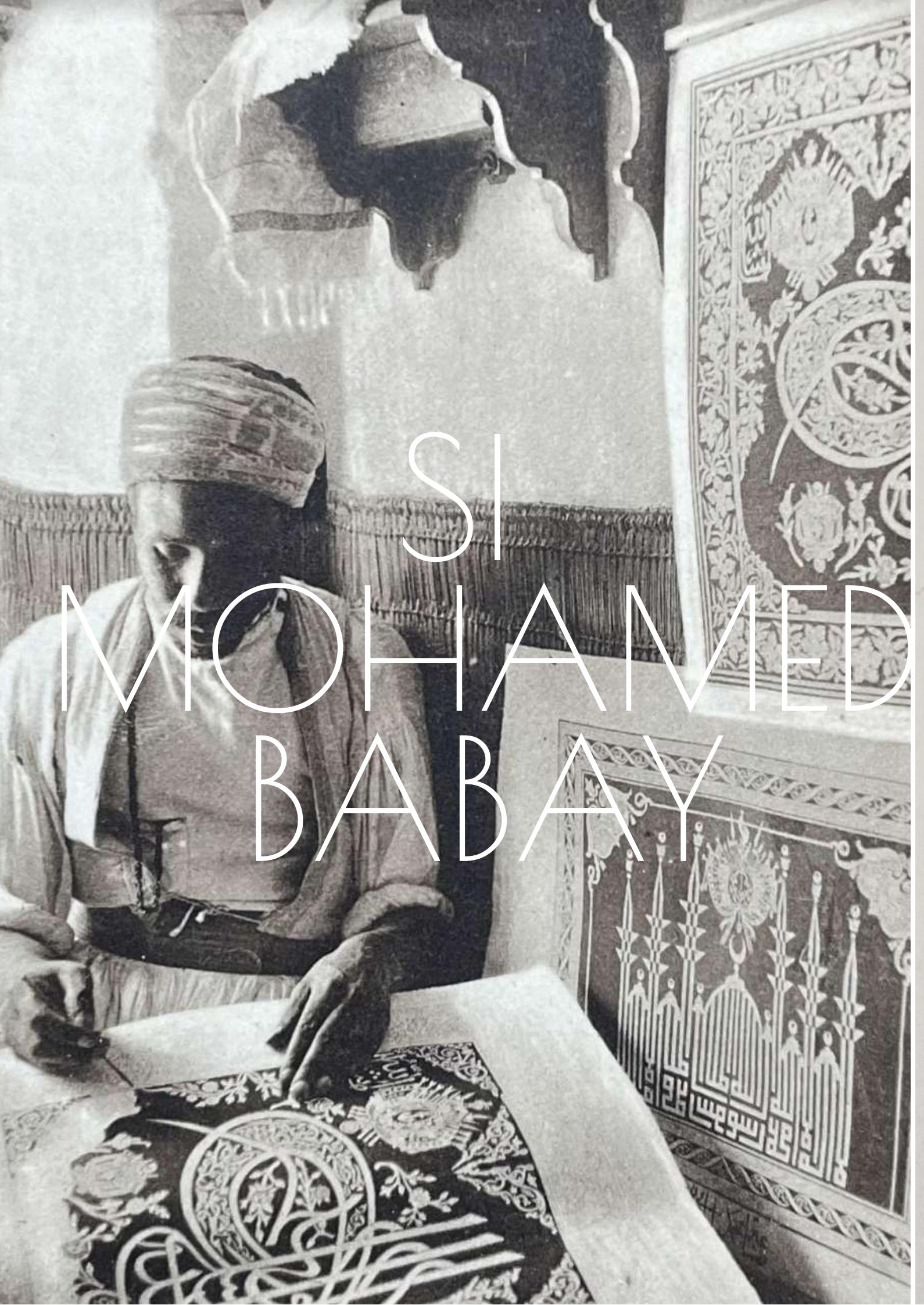
Ahmed Ben Abdallah.

Le KEF accueille ses visiteurs.  
Mme Raoudha CHENNOUFI.



Dar Chennoufi, la maison d'hôtes incontournable pour  
une escapade au Nord Ouest.

Cliquez, vous y êtes.



SI  
MOHAMED  
BABAY

# L'oeil de Michel.



M. Michel MEGNIN



CPA de LEHNERT &amp; LANDROCK - Coiffeur Arabe

## L'émouvante évocation de la mémoire d'Arfi M'naouar par le regretté Sid Ahmed Ben Abdallah nous replonge dans le passé à plus d'un titre...

En 2005, lors de mon enquête à la Bibliothèque Nationale de Tunis sur les photographes Lehnert & Landrock, j'avais retrouvé un article sur un autre barbier paru en 1910 dans la revue *La Tunisie Illustrée*.

Son auteur se nommait E. Blondel que l'on doit lire Elie Blondel. Né à Reims en 1875, mais ayant passé son enfance à Tunis où il se réinstalle en 1898, cet architecte de formation était un disciple d'Henri Saladin et participa à plusieurs chantiers de fouilles à Carthage. On trouvera sur lui un excellent article paru en 2014 dans l'ouvrage collectif *Villes maghrébines en situations coloniales (Khartala)* 1.

Surnommé "Bernard Palissy l'Africain", Blondel ouvrit en 1897 un atelier de poterie et de céramique artistique avec Jacob Chemla, atelier situé rue Toubekhana, près de Bab Saadoun : il n'y n'y emploierait qu'une main d'œuvre autochtone, se refusant aussi à embaucher des apprentis car préférant une transmission du savoir-faire de père en fils.

Ardent défenseur de ce qu'on appelait alors "les arts indigènes", le barbier sur lequel il écrit était aussi un excellent dessinateur, il multiplie conférences, publications et articles dont celui que nous reproduisons ci-dessous in extenso, avec le style et quelques formules datées de l'époque. Pourtant, en cette année 1910, faute de moyens financiers pour répondre aux quelques commandes officielles qui lui arrivent enfin, et face aux refus qu'on lui oppose pour des chantiers comme la décoration du kiosque à bagages de l'Avenue Jules Ferry, Blondel doit fermer l'atelier dont Chemla et ses fils sauront perpétuer le souvenir...

On aura enfin compris que les illustrations de l'article étaient dues à Lehnert & Landrock,

les distingués photographes qui s'intéressent à toutes les questions d'art..." écrit Blondel en conclusion. Je dois ainsi aux lecteurs de Tunis 1900 deux correctifs, ayant écrit Emile et non Elie Blondel, et daté l'article de septembre 1910 -en fait, date de l'écriture indiquée par l'auteur- au lieu d'octobre 1910, date de la parution, pour qui souhaiterait retrouver l'article de *La Tunisie Illustrée* désormais numérisé par les services de la BNT.  
**Les Arts arabes**  
**Mohamed Babay, Artiste et barbier**  
 par Elie Blondel

*La Tunisie Illustrée*, 21 octobre 1910, pages 11 et 12

“A quelques pas de la place Halfaouine, actuellement bruyante et animée le soir en raison du Ramadan, il est, au n° 6 de la rue Zaouia el Bekria, une boutique de barbier arabe, petite et sans luxe, mais propre et accueillante.

Six personnes peuvent à peine y tenir mais qu’importe : une place semble toujours réservée au client ou ami qui vient y passer un moment.

A certaines heures, le minuscule salon de coiffure se métamorphose et devient l’atelier silencieux d’un décorateur sachant composer de fort jolis dessins, ma foi.

Qu’elle est donc séduisante alors, la petite boutique arabe ! Artiste ou barbier, Mohamed reçoit ses visiteurs avec la même courtoisie et ceux qui viennent le voir éprouvent des regrets au moment de quitter cet aimable indigène aux deux aspects bien différents : avec son cuir pendu à la ceinture, vous avez devant vous le coiffeur; ne craignez pas de parler, il prendra plaisir à vous répondre. Peut-être le patient dont le visage continuera à sentir le rasoir aussi rapide sera-t-il un peu inquiet mais aucune entaille désastreuse ne viendra justifier sa crainte. Le travail sera tout aussi bien fait et, l’opération terminée, le client n’en sera que plus satisfait.

Le barbier vient de ranger ses instruments, le cuir a été détaché de la ceinture et vous avez devant vous l’artiste. Accroupi sur la natte de la traditionnelle banquette des boutiques, silencieux et recueilli, il exécute avec une adresse et un soin remarquables des compositions décoratives dans lesquelles l’écriture koufique ou mecheurky savamment interprétée donne naissance à des dispositions fort artistiques encadrées de motifs de fleurs stylisés et le tout réalise vraiment sur certaines planches l’apparence et la finesse de la dentelle.

Mohamed eut pour maître Hadj Bakar el Baouab décédé depuis six ans environ, à l’âge de 45 ans et qui, dans la rue Halfaouine, était, comme son ancien élève, barbier et dessinateur de grande réputation. Il exécutait plus spécialement des dessins sur verre mais toujours dans le même genre de décoration, dessins extrêmement riches en composition et dorure qui lui étaient achetés surtout à l’occasion de mariages indigènes pour meubler agréablement l’appartement des nouveaux mariés.

Un autre artiste encore Mohamed Ali, décédé il y a environ deux ans, à l’âge de 80 ans, fut également très habile dans l’art de la dorure sur verre pouvant, grâce à l’emploi du brunissoir, se conserver pendant plusieurs centaines d’années sans se tenir, ni se détériorer.

L’élève abandonna peu à peu le ta sur une matière aussi fragile que le verre. Il se mit alors à exécuter des dessins sur papier.

Il serait à souhaiter, pour empêcher la disparition d’un art aussi intéressant, qu’un tel décorateur put avoir de temps en temps la satisfaction de se voir acheter un de ses dessins. Il serait ainsi moins porté à produire des travaux sans relation avec l’art arabe mais ayant pour lui l’attrait d’une nouveauté qu’à tort il croit préférable et qu’il exécute avec adresse, c’est entendu, mais au grand détriment des qualités vraiment artistiques qu’il pourrait exercer.

L’œuvre de Mohamed Babay montre donc une fois de plus que l’art arabe pour ce genre de travail spécial ne pourra vivre que si le public en encourage sans plus de retard la production.

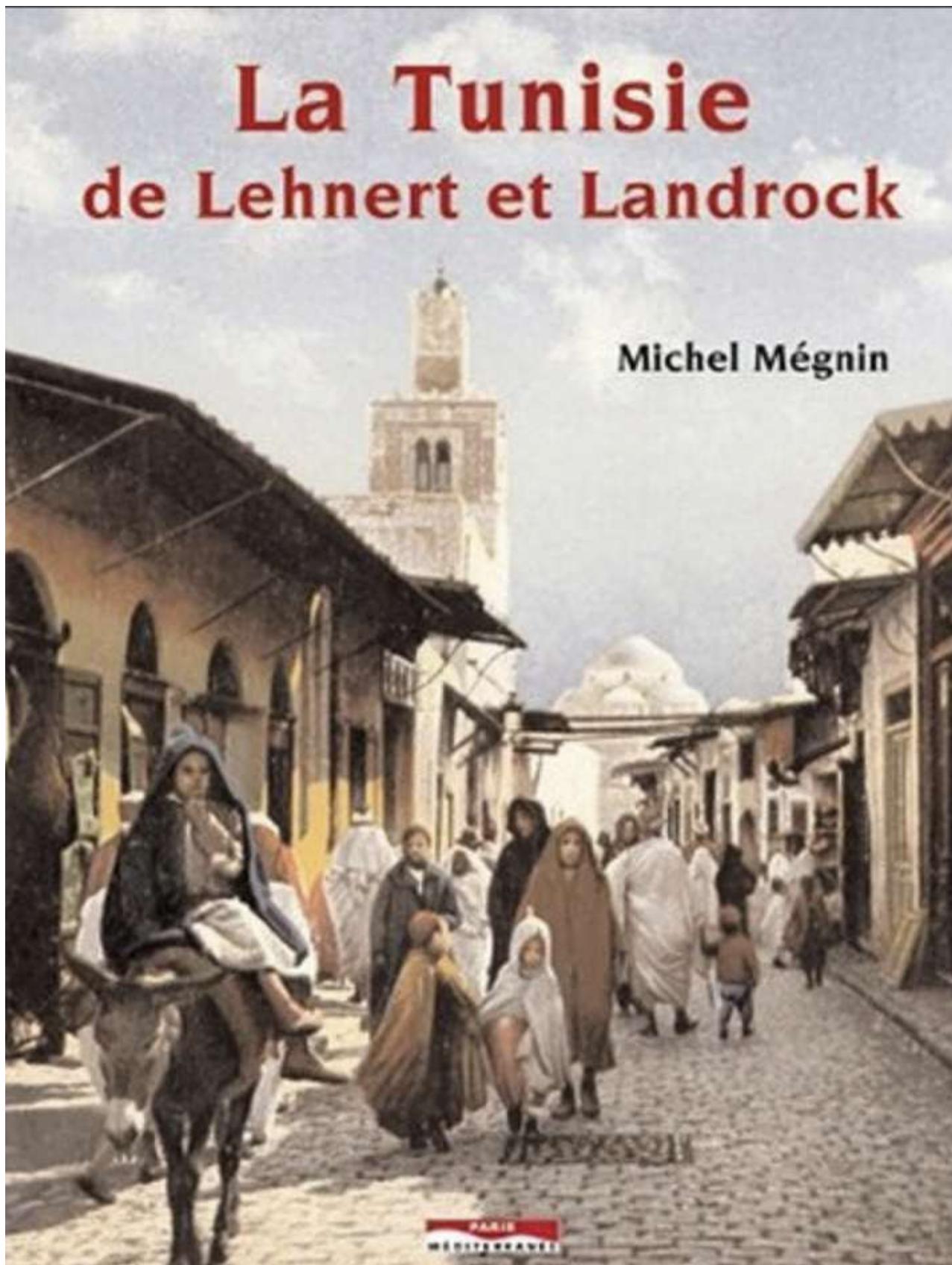
Il nous faut à tout prix éviter nous semble-t-il que ces dessins si délicats et si particuliers se transforment en une imitation de chromos ou d’agrandissements de cartes postales dont l’écoulement ne pourra être que nul ou à peu près.

En dehors d’encouragements si légitimes, les dessinateurs indigènes, fort habiles cependant, abandonneront les traditions et le savoir dont ils sont les dernières expressions pour laisser tomber leur spécialité dans une regrettable décadence ou plutôt dans une disparition complète.

Une visite dans le quartier d’Halfaouine, plus intéressante encore en ce moment à cause de l’animation et la variété du spectacle de la rue, permettrait à ceux qui ne se contentent pas d’amusements enfantins de s’intéresser - certainement encore à peu de frais - aux artistes indigènes qu’ils rencontreront dans ces parages et qu’ils pourraient encourager.

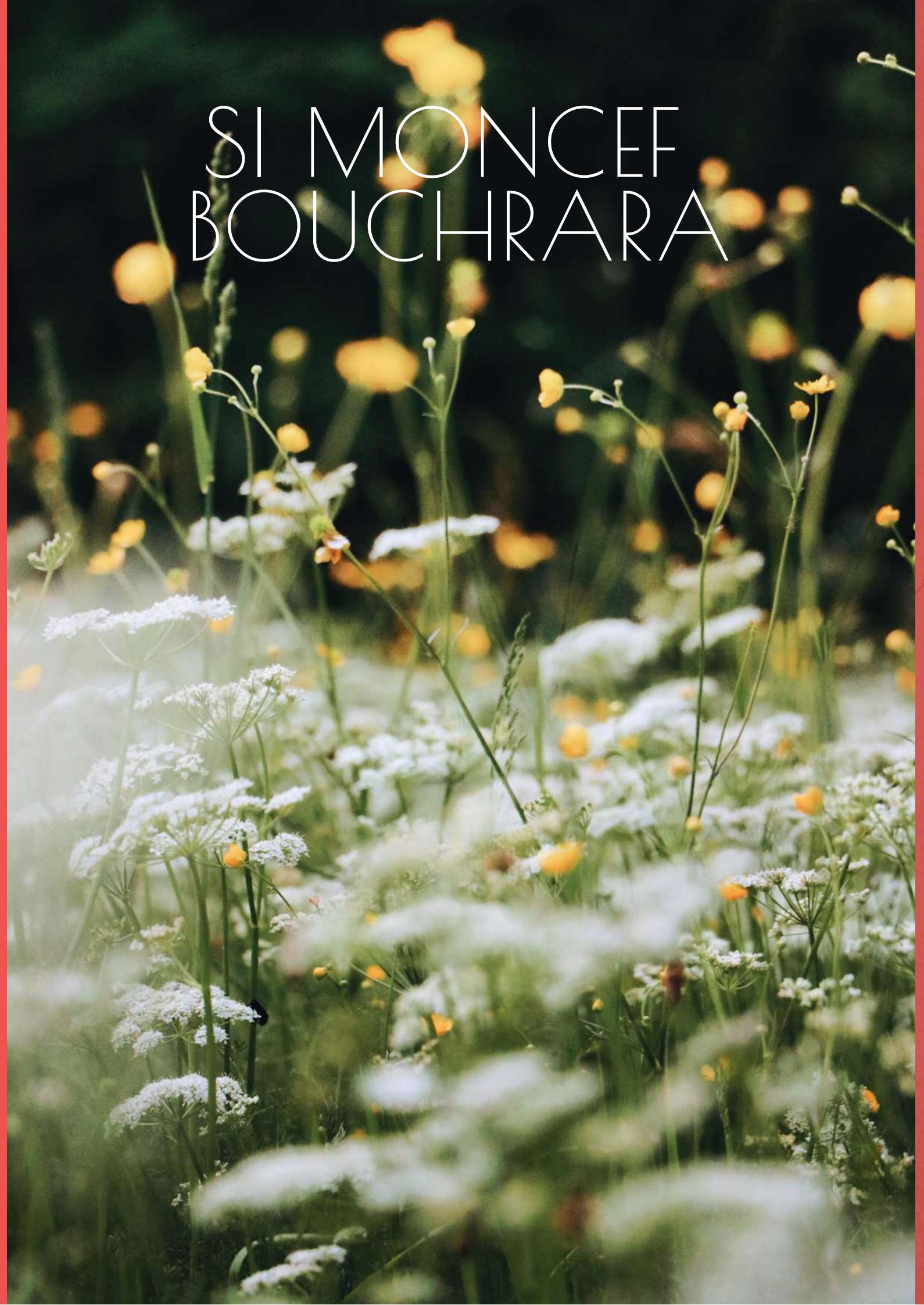
Ils découvriront sans peine la petite boutique du barbier-dessinateur Mohamed Babay”





"Rudolf Lehnert, le photographe, et Ernst Landrock, l'homme d'affaires, se sont installés à Tunis en 1904 en plein cœur de la médina avant d'ouvrir deux magasins avenue de France. Ils y sont restés jusqu'en 1914 réalisant leur rêve oriental qui les conduisit aussi en Algérie, en Égypte et au Proche-Orient. Les photographies, héliogravures et cartes postales colorisées signées Lehnert & Landrock, ..."

# SI MONCEEF BOUCHRARA



## Si Moncef BOUCHRARA :

**"UNE HISTOIRE DU VIVRE ENSEMBLE, L'HISTOIRE DE TOUS. RAHIL, LA "KHATBA DE TUNIS": RACHEL BINT TNANI, épouse de Rabbín."**

L'Histoire Ne Devrait pas plus décrire uniquement la vie des Rois ou Des Présidents. Mais Aussi Et Surtout Celle Des Sociétés et De Leurs Pratiques Du Vivre Ensemble.



## Comment décrire le vivre ensemble du passé ?

En Voici un exemple éclatant : L'Usage Culturel des Cimetières : Un exemple d'échanges féconds qui aboutissent à la découverte d'un personnage, une véritable institution de la vie sociale autrefois de Tunis : Le Personnage de RAHIL, LA "KHATBA" : RACHEL BINT TNANI, épouse de Rabbín,



1. A quoi nous sert Facebook : Madame Dalenda Barbouche a eu l'amabilité de publier la photo ci dessous sur la page de Si Chawki Dachraoui. Il s'en est suivi un échange fécond entre Mme Selma Ben Moussa Cherichi, Feu Si Ahmed Ben Abdallah, Allah Yarhmou, et Mils Forsokh sur les multiples usages, autrefois, du Cimetière Tunisois du Jellaz. Les échanges sur Facebook font peu à peu émerger ainsi une mémoire collective et surtout des rôles sociaux qui auraient pu disparaître. Une mémoire des fragments de la vie réelle de Tunis d'autrefois. Voici comment on crée un capital immatériel collectif inestimable. Une histoire des us et des coutumes. Rahil était une institution de la vie sociale tunisoise.



## Moncef Bouchrara..... "Je prends la liberté de reproduire la discussion telle quelle s'est déroulée..."

2. Grâce à ces échanges, on découvre d'autres usages des cimetières qui dépassaient les simples enterrements ou les régulières visites rituelles de recueillement. On y apprend que cela servait aussi à favoriser les mariages et les rapprochements nuptiaux. On y apprend incidemment l'existence d'un véritable personnage " Rahil", "La KHATBA", véritable entremetteuse qui officiait dans ce cimetière. Qu'elle soit juive, épouse de rabbin, et permette le rapprochement nuptial de familles musulmanes, me semble prodigieux et aller contre tant de visions manichéennes sur le vivre ensemble d'autrefois entre habitants de la Tunisie.

Voilà comment, du coup, l'Histoire véritable, l'Histoire populaire, celle des us et coutumes, celle du vivre ensemble, émerge à partir du mélange et de l'interaction des mémoires de chacun... Merci à toutes et à tous, pour ce que j'apprends ainsi grâce à vous, sur la complexité et la richesse de la vie urbaine d'autrefois. Je considère cette conversation comme un modèle de rédaction collective d'une Histoire du plus grand nombre, une histoire inclusive et démocratique



### Les commentaires des membres JooSSooR :

Selma Ben Moussa Cherichi :

Les visites des morts aux cimetières étaient surtout une occasion pour les femmes de sortir et de se rencontrer entre elles, en ce qui concerne les filles à marier, d'autres lieux étaient plus convenables et plus gais pour permettre aux intermédiaires (il khatba), je citerai parmi elle Rahil, la juive bien connue à Tunis, de choisir la perle rare. la plupart choisissait le hammam, ce lieu favori qui permettait aux femmes intéressées de bien observer un semblant de nudité de la fille qui pourrait satisfaire les critères de beauté de cette période lointaine. En conclusion, à choisir entre le cimetière et le hammam... No comment.

Feu Ahmed Ben Abdallah :

A chacun ses astuces et sa filière, ici ce qui est recherché n'est pas le cimetière en soi mais la "baraka" de Sidi Belhassen. Beaucoup de femmes croyaient dur comme fer qu'elle ont réussi à marier leur fille grâce à cette "baraka", avantage qui ne se trouvait pas dans d'autres formules : le prétendant au mariage, en s'installant devant une tombe, pouvait "voir" (ne serai-je que la silhouette) des filles à marier et faire le choix selon son goût. Au Hammam c'est la mère, la sœur ou la tante... qui font le choix.



# "Le porte feuille-répertoire de "Rahil" la marieuse consistait en 2 pochettes de photos d'identité du photographe "Guyze""

Selma Ben Moussa Cherichi

Oui bien sûr si Ahmed Ben Abdallah, vous avez raison, ce n'est qu'un avis personnel. Le ( Djellaz ), bien que ça soit un cimetière, il est pour moi, loin d'être lugubre est un endroit assez gai qui n'est pas très loin du quartier de mon enfance, ( À Montfleury ) dont je garde les plus beaux souvenirs.

Mils Forsokh :

Seuls les Tunisois du fin fond de la médina et ses impasses connaissent la fameuse "Rahil" qui est à vrai dire "Rachel" ....à l'origine des nombreux nids de "tourtereaux de bonnes familles" ....serait bien si quelqu'un poste une de ses photos (s'il y'en a?) ....et son mari était un Rabbin qui officiait entre autre au rayon volaille du Marché Central.....voilà un volet de la culture de Tunis que rares ceux qui connaissent, c'est le patrimoine intangible de cette ville ....

Moncef Bouchrara :

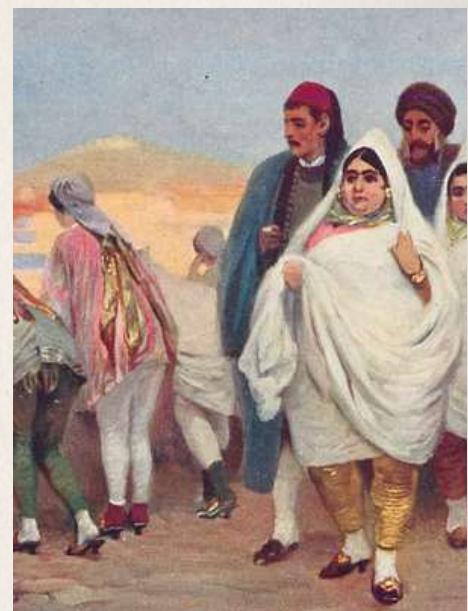
Bravo pour tous ces échanges sur ce thème des rapports hommes femmes dans l'espace public tunisois ( le Jellaz en étant un des principaux), Si Ahmed Ben Abdallah, Lella Selma Ben Moussa Cherichi et Si Mils Forsokh. Quelques détails et souvenirs supplémentaires SVP sur "Rahil" ?

Mils Forsokh :

Moncef Bouchrara Ceux qui sont passés dans son "répertoire" personnel ont certainement pas mal de souvenirs!!!!!!

Selma Ben Moussa Cherichi :

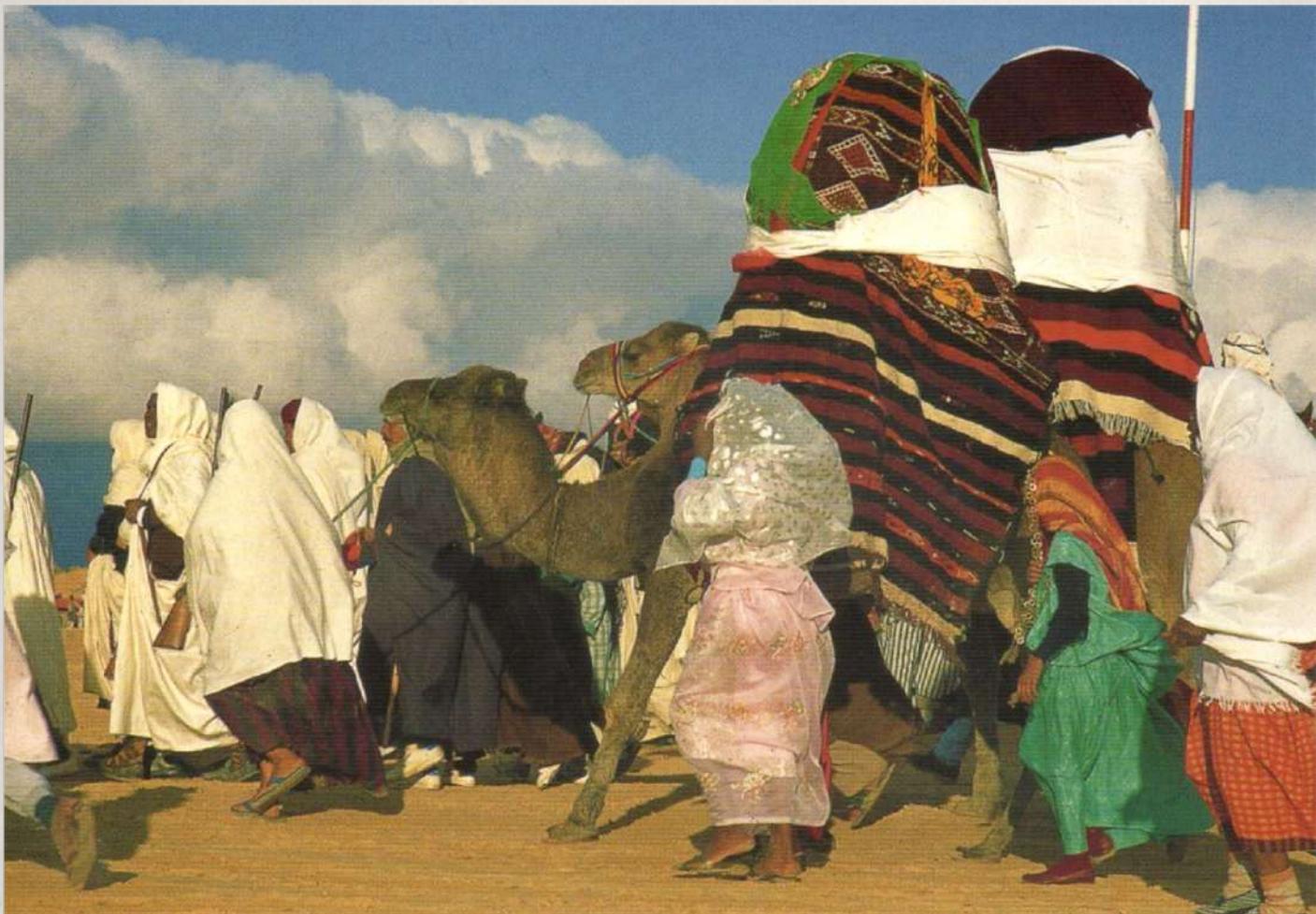
J'aurais bien voulu avoir plus de renseignements sur cette dame ( Rahil ), malheureusement, mes cousines qui ont fait des mariages de raison grâce à elle, sont dans l'incapacité de se souvenir, quelques unes sont déjà mortes ( ça ne remonte pas le moral ) moi, j'ai échappé à cette pratique vu mon âge à cet époque. Seulement j'ai un souvenir très vague, elle était d'un certain âge, parlait couramment l'arabe, elle avait un portefeuille plein de photos d'hommes, la famille intéressée avait l'embarras du choix en plus Rahil avait un baratin exceptionnel qui lui permettait d'avoir une approche facile avec les candidates au mariage. À partir des années 70, ce genre de mariage a commencé petit à petit à disparaître, avec lui les métiers d'intermédiaires où il khatba, jadis, très florissants.



Feu Ahmed Ben Abdallah :

Moncef Bouchrara Quand j'étais enfant j'ai entendu une conversation entre ma mère et une de ses amies en visite. Il était question d'une marieuse juive (je ne sais pas s'il s'agissait de Rahil ou d'une autre) qui voulait vérifier si la fille à marier répondait à une exigence du prétendant, à savoir, s'il elle a la peau des cuisses bien lisse ou granuleuse (comme la chair de poule, "djaji" était l'expression utilisée). À cette demande impudique la marieuse a été chassée. Dans ma famille on était contre l'intervention des marieuses, les projets se contractaient suite aux grandes occasions familiales qui permettaient de bien observer et d'évaluer l'élu...





## "Pour l'écriture d'une autre Histoire, celle du plus Grand Nombre et pas seulement des guerriers et des assassins..."

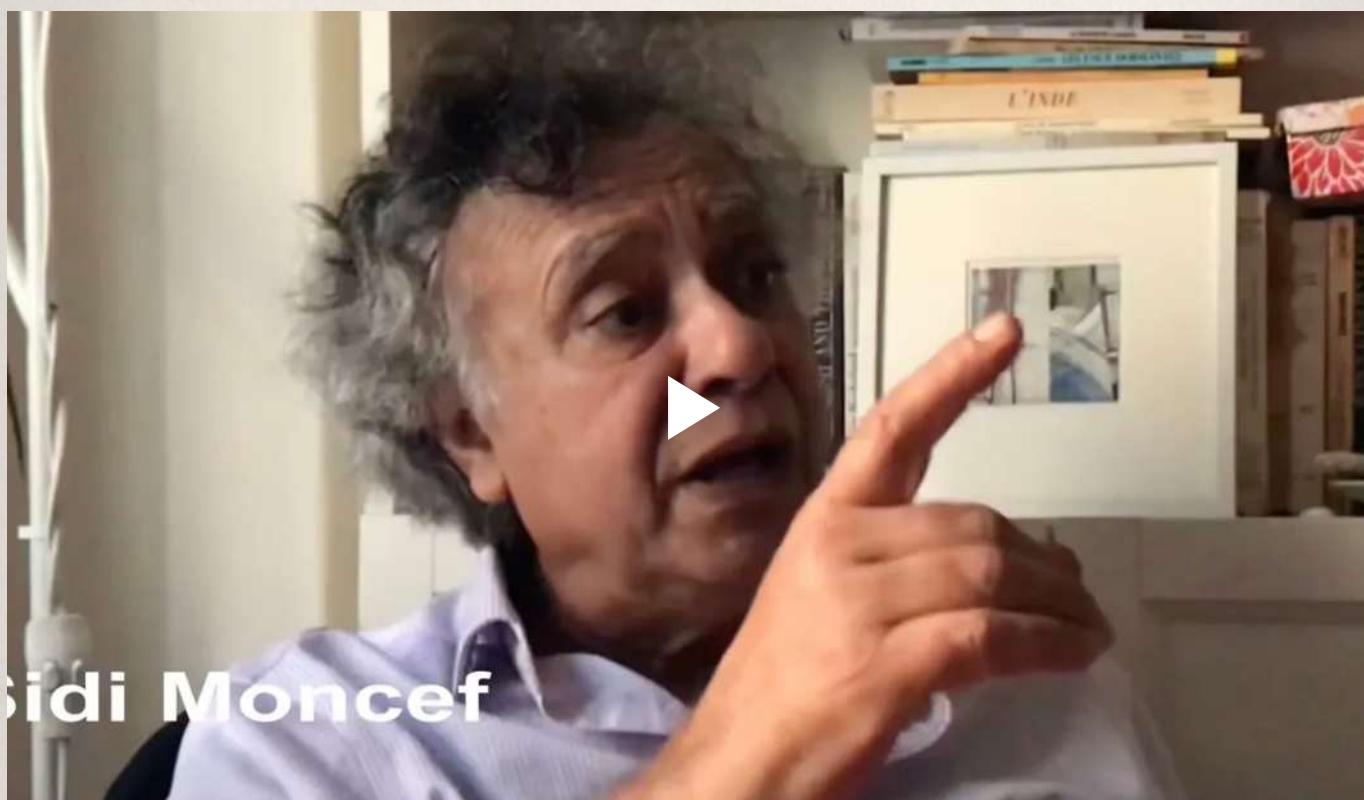
Mils Forsokh :

Le porte feuille-répertoire de "Rahil" la marieuse consistait en 2 pochettes de photos d'identité du photographe "Guyze", un avec les photos des jeunes-gens l'autre pour les jeunes filles ...elle ne démarchait que dans les maisons ...elle y mettait une solennité particulière; elle portait le sefsari de soie dans la rue quand elle rentrait elle le laisse tomber de sa tête, procède aux salamalecs d'usage comme elle connaît tout le monde à commencer par la grand-mère jusqu'au dernier qui tête son biberon ...

on l'installe on lui présente des gâteaux et on lui place une carafe d'eau devant elle ...et elle va parler des heures commentant les photos qu'elle sortait de son soutien-gorge seul moyen dont elle disposait pour transporter ces outils de travail ....Si mes souvenirs son exacts, c'était une dame de corpulence moyenne, les cheveux pas trop longs, le visage quand même marqué par des rides ....laissant deviner de beaux traits qui ont été marqué par le temps ...le plus remarquable c'est les propos qu'elle tenait pour la description élogieuse de ses candidats et tout leur clan....

et les portraits entre temps circulaient de main en main ...je ne sais pas comment elle se faisait payer .... certainement une somme honorable en reconnaissance d'un bonheur assuré .....il me semble que le succès des unions qui sont passée par elle est proche des 100% ....ce fut un temps avec d'autres moeurs ..".





<https://www.youtube.com/watch?v=69M1G7sKvXM>

## Une histoire inclusive...

Moncef Bouchrara :

Merci à Mme Sémia Zouari de nous avoir fourni le nom : Rachel Bint Tnani. Cette discussion pourrait servir comme modèle pour nous tous. Je la signale aussi à Mme Emna Ben Miled qui désire et milite aussi pour l'écriture d'une autre Histoire, celle du plus Grand Nombre et pas seulement des guerriers et des assassins...Une Histoire des joies et des peines quotidiennes, nourries des mémoires de toutes et de tous. Bref, Une Histoire Inclusive..

21 mai 2021.

[Pour suivre cette discussion, cliquez ici.](#)





# SI TEJ KARAFI

A la recherche du gardien du trésor.

# "A la recherche du gardien du trésor..."

24 Juillet 2019



**Dans nos croyances populaires, le monde est peuplé d'êtres vivants et de Djinns (êtres surnaturels). Ceux-ci ressemblent à des diables, portent des cornes et peuvent prendre différentes apparences, animales, végétales ou humaines.**

Ils sont des deux sexes et forment des familles qui habitent dans les endroits reculés, près des cours d'eau ou dans les cimetières. Tout le monde les craint et récite des sourates du Coran protectrices à l'approche d'endroits où on risque de les croiser. Depuis tout petits on nous raconte des histoires de Djinns et de Djinnas, souvent pour faire dormir les enfants, mais les grands y croient aussi et les craignent.

Le monde des Djinns est un monde surnaturel et l'Islam en parle beaucoup. Ils font partie du merveilleux et de l'imaginaire. Dans nos contrées nord-africaines d'autres êtres surnaturels existeraient aussi, Ce sont les Rouhbanis.

Ils ont les mêmes caractéristiques que les Djinns sans en faire partie, et bien qu'invisibles ils nous côtoient et nous observent. Il arrive cependant que le Rouhbani prenne des traits humains faisant même ses courses ou vaquant à une activité comme tout un chacun.

Une des croyances relatives aux Rouhbanis c'est qu'ils seraient les gardiens des trésors, et que si on parvient à en attraper un, il peut nous mener à sa cachette. Discret, timide, marchant sur la pointe des pieds quand il prend l'apparence humaine, le Rouhbani est reconnaissable à ses yeux verts et surtout à un sixième doigt à la main droite. C'est pour ça que, par prudence, il ne tend que sa main gauche pour saluer ou montrer quelque chose. Il peut disparaître en un clin d'œil. Je connais beaucoup d'histoires de Rouhbanis que des gens auraient réussi à rencontrer, fréquenter et parfois à capturer.

On m'a raconté l'histoire de Ahmed, un enfant de Chirdou, qui prétendait être ami avec des Rouhbanis. Lui seul pouvait les voir, ils se dévoilaient à lui en toute confiance. Il avait pris l'habitude de partir tôt le matin. Un jour sa maman lui demanda « où vas-tu si tôt mon petit? ». Il répondit « je vais jouer avec mes amis, tu ne vois pas qu'ils m'attendent maman? ».



« Où ça mon enfant? » disait la mère. « Mais tout près de l'oued voyons» lui répondit-il. Ahmed était heureux de l'amitié qu'ils lui manifestaient.

Certains peuvent être choisis par le Rouhbani, pour une raison ou une autre. Il s'attache à eux et leur manifeste son amitié par une gratification. C'est le cas de H'Midatou, un sfaxien de Thala, établi à la Najaria, près de la mosquée Boulaaba juste à côté de Zgayeg Annigni (ruelle Enlace-moi). Personnage attachant il avait un faible pour l'alcool. De taille imposante, il portait un cheche blanc qui mettait en valeur une peau blanche, un visage rond ravagé par l'alcool et des yeux bleus pétillants. Il avait brûlé la vie par les deux bouts. Il était dallal (crieur public) et proposait ses services lors des marchés hebdomadaires de la région.

Un jour, au marché de Foussana qu'il fréquentait assidument, alors qu'il vantait haut et fort le prix d'un tapis, il fut interpellé par une personne qui lui dit : « prends ça et cesse de nous casser les oreilles comme tu le fais dans tous les sougs» en lui tendant une bourse. Croyant qu'il lui faisait l'aumône, fier comme Artaban, H'Midatou la repoussa et lui répondit : « garde ta bourse pour toi, un peu de respect pour autrui, je ne suis pas un mendiant moi». Et le donateur de s'en aller vexé en grommelant : « tu l'auras voulu, tant pis pour toi, la bourse contenait des pièces en or ». Et il disparut juste au moment où H'Midatou vit le sixième doigt d'une main qui lui faisait le signe d'adieu. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il était probablement passé à côté d'une belle fortune. Triste et déçu, H'Midatou quitta Foussana jurant ses grands dieux qu'il n'y mettrait plus les pieds . C'est alors qu'il prononça phrase restée célèbre: «Ya Foussana itha kan mizilt njik foussnini » (qu'on me fossoie si je remets les pieds à Foussana.)

Au soug de Thala, comme beaucoup, j'ai maintes fois observé les visiteurs qui me semblaient étranges. Je les défigurais avec insistance dans l'espoir d'attraper le Rouhbani qui se cache et de l'obliger à me conduire à son trésor. Avec mes copains il nous arrivait même de quadriller la ville espérant démasquer une de ces créatures. On n'en avait malheureusement jamais croisé. La recherche de ces êtres surnaturels était un sport très prisé et il arrivait même qu'un malheureux se fasse bousculer sans ménagements parce que quelqu'un croyait qu'il en était un. Et vous en avez-vous jamais rencontré ?

Texte de Tejeddine Karafi.



# LES TRESORS DE DALI

Si Mohamed Ali KTARI.

# Si Mohamed Ali KTARI.

Pour ceux qui ne le connaissent pas encore, il collectionne des cartes postales anciennes.

Il ne cherche pas des cartes banales. Il chasse l'exception, l'inouï, la rareté.

C'est un sniper.

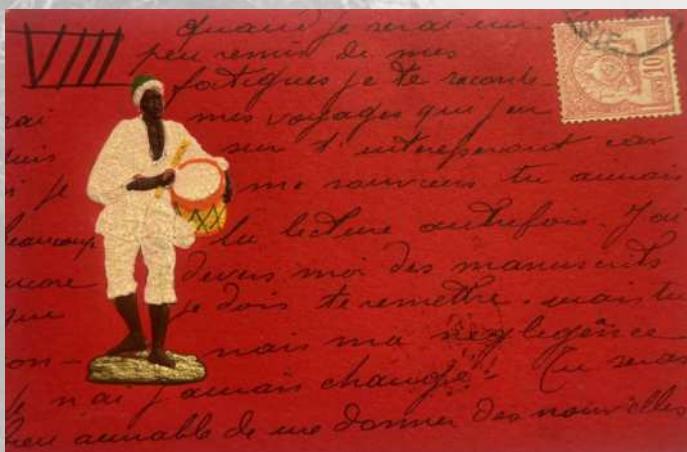
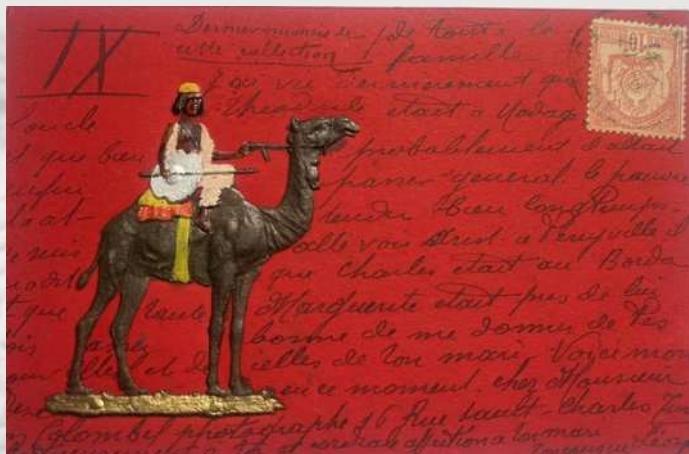
Je l'ai sollicité afin qu'il partage dans cette revue culturelle quelque unes de ses cartes rares.

Il était au rendez-vous avec cette série de cartes très belles, exceptionnelles.

Le dos est gaufré, le défonçage peint à la main.

Paul ELUARD qualifiait ces cartes de « petits trésors de rien du tout ». Un timbre à armoiries affranchit ces images qui doivent dater des années 1900, tout au plus 1903.

Cette formidable jeunesse que représente DALI est un grand espoir pour la Tunisie, qui part à la recherche et à la sauvegarde d'un patrimoine iconographique de plus en plus rare et hors de prix.



CHARCUTERIE

LAURENT

H. STINTZY Sucr

GRANDE CHARCUTERIE  
PARISIENNE

Vue de la Grande Charcuterie Parisienne H. Stintzy  
Rue d'Italie Tunis

# Le monde de Najet...

L'enchanteresse est une conteuse de talent. Elle séduit par son naturel, son dévouement pour la Tunisie. Elle se bat sur tous les fronts : acheter des cartables pour des gamins nécessiteux, rendre visite à un olivier millénaire (Oum Echlaligue) enfoui dans les entrailles du KEF, à proximité de Dachret NEBEUR. Elle est à l'origine du premier festival du rire qui s'est déroulé dans son fief natal. Sous sa houlette, une conférence de sensibilisation a vu le jour. Une première du genre : la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel...

Une locomotive qu'on peine à suivre.

« Les rites de La moisson du blé », un monde disparu dans les entrailles de l'oubli que Najet nous fait revivre...

On s'y croirait !



**Mme Najet GHARIANI**

# À Djebel Eddyr, le blé mûri un peu tard par rapport à la plaine de zaafrane, la montagne retenait les eaux, il fallait attendre demi juillet pour récolter les épis !

هزى الطرق

(cvd chante une belle chanson) tu seras payée plus que les autres" une voie retentit derrière les hommes

هزى حرامك و خمريك على الوشمنك هيلتنى، " لا مال ولا باش نديك غير كلمتك حصلتنى ...

Alors les moissonneurs s'activaient , parfois quelqu'un lui répondait هاني جايك هاني جايك للا، رجل لابس الصباط ورجل تجري حفيانة...، لابس الصباط ورجل تجري حفيانة



## هاني جايك هاني جايك للا، رجل لابس الصباط ورجل تجري حفيانة

Des rires éclataient, des cris, des commentaires, hassilou ma yedrouch kifech kamelou El hessida ! Une autre équipe تجر في السبول للطربة أو المندرة

Pour être broyés par les chevaux !

Enfin midi arrivait, tout le monde était invité autour d'une grande

قصده كسكسي بالمسلسلان، مع اللبن بالكليب

Ils se lavaient les mains, se plaçaient autour de la jatte et hat hat, hata hia twiza ! Les femmes étaient servies à part, le même déjeuner aussi sauf المسلان servi uniquement pour les hommes !



Ils se reposaient un moment et hop tous rentraient à leurs maisons, Les hetayas étaient payés en blé, les autres non, c'était de l'entraide.

Le soir mon grand-père dormait dehors avec son fusil, il craignait le vol de son trésor cueilli, le blé !

Il complétait la décortication des graines, il gardait une grande partie pour sa consommation tout au long de l'année, le reste sera conservé fil المطمور

C'était une journée de moissons à Djebel Eddyr mon fief de toujours



SI ADEL  
BESSROUR

Kaddeche !

# "KADDECHE ?"

**Histoire d'un habit, histoire d'un mets, par Si Adel Bessrour**

**26 octobre 2014, 01:52**



**"Oh combien j'ai été collant à cet habit, tenant fort à son bout par peur de se perdre dans les souks, pour se cacher des regards d'adultes qui ne me plaisaient point et pour demander pardon, sans rien divulguer, pour une bêtise commise et non encore découverte. Ou tout simplement pour me rassurer, sentir ma mère et être dans le confort de son corps généreux, protecteur et aimant.**

**Tenez-vous, cet habit me provient de l'ancienne Egypte, de l'Egypte Pharaonique !**

Le Dhomiat ou Melhfa (drap) Dhomiat, c'est ainsi qu'il est appelé à Djerba, est l'habit traditionnel sur l'île. L'habit des femmes Djerbiennes d'origine berbère comme celles d'origine arabe. Un peintre-photographe Français bien connu, natif de Ferryville aujourd'hui Menzel Bourguiba; un jour en visite à Djerba, en regardant les femmes Djerbiennes portant le Dhomiat et le chapeau de paille bien connu, m'a dit : Il y a quelque chose de pharaonique dans cet habillement. Je reste étonné et surpris car il y a quelque chose de vrai dans ce qu'il a dit. Cet habillement s'appelle Dhomiat car il est originaire de Domiat, la ville égyptienne, à l'ouest de Port Saïd. C'est qu'avant la colonisation, les Djerbiens faisaient du commerce avec les grandes villes de l'empire Ottoman. Le commerce était avec les villes algériennes, avec celle de la côte Egyptienne: Le Caire, Domiat et Alexandrie, avec Istanbul La Haute Porte de l'empire Ottoman, avec Djedda sur la mer rouge, avec le Yémen et même Oman et les pays du Golf.

S'ils prénommaient leur filles "Toumana", "Temna" et "Taïz", c'est parce que "Toumana" est le nom de la monnaie persane en cours dans tout le Golfe arabe de l'époque, et jusqu'à date le mot est en usage en Iran, "Temna" est le nom du port de Jeddah et Taïz est une ville au Yémen. Un peu comme à Tunis où les Tunisiens prénommaient leurs filles "Louisa", prénom en rapport avec le Louis Français, monnaie de l'époque et les tunisiens des villes de l'intérieur, prénommaient leurs filles "Tounès" en rapport avec la ville de Tunis La Beylicale.

Avec la colonisation, leur commerce s'est limité aux villes des pays nord africaines colonisés ou sous protectorat français, essentiellement en Algérie et au Maroc mais aussi et surtout à Tunis et aux villes tunisiennes sur la vallée de la Medjerda, de Mjaz El Bab jusqu'à Ghar Dimaw, et celles de tout le nord-est du pays.

Revenons à Domiat. Les Djerbiens y allaient sur leurs barques pour certainement vendre leurs productions locales et d'autres produits importés d'ailleurs et, pour ne pas revenir barques vides, importaient du riz pour leur alimentation. Tout le sud tunisien ne produit pas le blé et à Djerba, la production céréalière insuffisante se limitait à l'orge et le sorgo (Dro3). Et donc le complément en besoin de céréales est assuré par le riz importé d'Egypte.

La Tunisie continentale n'a connu comme céréales que le blé au nord et l'orge au sud. Sfax était la frontière alimentaire céréalière entre le nord et le sud. Frontière tracée par les millimètres de pluviométrie.

Le riz, a toujours été synonyme de misère chez beaucoup de tunisiens du continent, car historiquement la Tunisie continentale n'a connu le riz que suite à l'importation, par je ne sais quel bey, d'un bateau de riz au 19ème siècle pour contrer une famine. Donc, le riz est resté dans la tradition culinaire de la Tunisie continentale, un mets de misère et dans la culture populaire un synonyme de famine.

Les gens du nord, de la vallée de Mdjerda, parle de l'an du riz pour dire l'an de la famine, de la misère, l'an 18.. Alors que les Djerbiens ont connu le riz bien avant et ont excellé dans sa cuisine, d'où le fameux riz Djerbien, riz cuit à la vapeur.

# "KADDECHE ?"

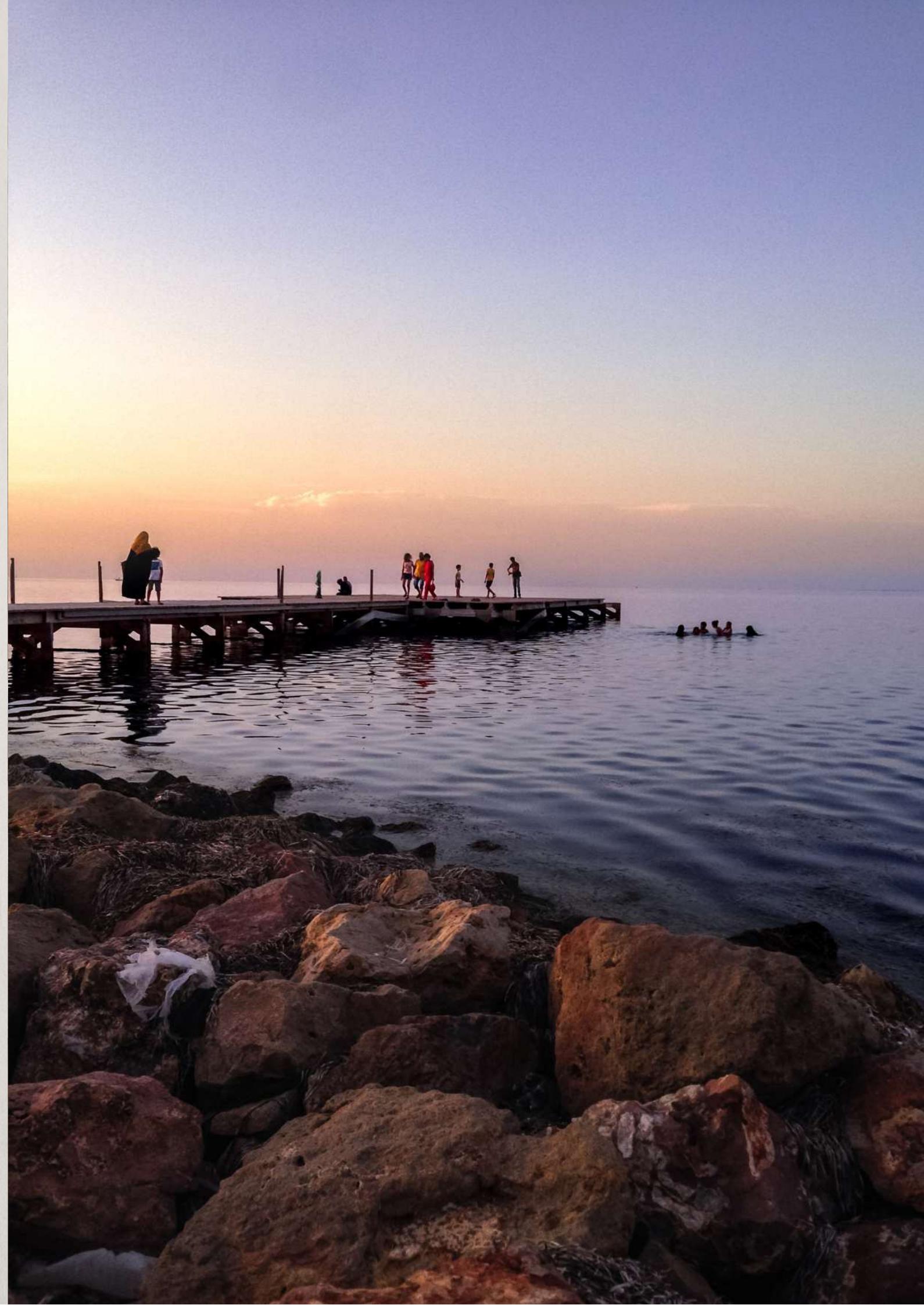
**Histoire d'un habit, histoire d'un mets, par Si Adel Bessrour**

Djerba a réuni l'orge planté sur l'île et importé du continent, le riz importé du Delta du Nil et le sorgo originaire de l'Afrique subsaharienne, comme elle a réuni arabes, berbères et noirs, comme elle a réuni ibadhites, malékites et juifs. Le tout dans la paix, l'harmonie et la diversité.

Avec le riz de Domiat, les Djerbiens ont importé l'habillement qu'ils ont appelé Dhomiazi. D'ailleurs, à Domiat on trouve un village qui s'appelle Izbat Al Jairbi "عزبة الجربى", le domaine du Djerbien. Beaucoup de familles Djerbiennes ont des arrières cousins dans les anciennes villes de l'empire Othoman et ailleurs où ils commerçaient. Je peux citer les familles Ben Jemaa et Ben Dahmène qui ont leurs branches en Alexandrie, la famille EL Kateb à Istanbul et la famille Ben Tanfous à Oued M'zab en Algérie. Une fois sur le web, je discutais avec un Égyptien d'Alexandrie. Il m'a dit qu'il voulait venir pour visiter la Tunisie et particulièrement l'île de Djerba. Il ne savait pas que je suis Djerbien. Je lui ai posé la question : Pourquoi Djerba particulièrement ? Il m'a répondu, à ma stupéfaction, que c'est parce que sa grand-mère paternel, décédée, est Djerbienne.

P.S –Toutes les informations historiques dans l'article m'ont été rapporté par un père zeitounien de formation et amateur d'histoire, particulièrement celle de Djerba.





# Dossier

## "L'image exportée"



Par Si Rafik BEN NAJAH

# L'IMAGE EXPORTÉE: LE PAVILLON DE LA TUNISIE DANS LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES, COLONIALES ET INTERNATIONALES DE 1867 A 1967



**Une exposition universelle est une mise en spectacle de toutes les activités humaines et l'architecture en est l'élément le plus visible. L'architecture, par le concept de forme qu'elle véhicule en elle, devient un support de communication et d'images, lors de ces manifestations.**

De l'Exposition universelle de 1851 à Londres à celle de 2020 à Dubaï, qui s'est déroulée, du 1er octobre 2021 au 31 mars 2022, aux Émirats Arabes Unis, l'architecture s'est considérablement diversifiée, ainsi que le nombre de pays qui y participent et la qualité de leur participation.

Dans ces expositions, "l'unité" architecturale se fait par la juxtaposition de pavillons différents: "Le tour de force des expositions universelles, c'est précisément qu'on y harmonise les disparates, qu'on y fait de l'unité à coup de contrastes violents."(1)

C'est à partir de 1867 que "l'architecture d'exposition" commence à se développer et c'est la première fois qu'on demande aux pays participants de construire, à leurs frais, un pavillon national.

Ainsi, les architectes, sous prétexte de rendre compte d'une architecture nationale, élaborent, sur un thème donné, des variations plus ou moins subtiles: reproduction pure et simple d'une architecture existante, simple décor animé de personnages ou des pavillons qui interprètent leur patrimoine, qui innovent par leur originalité.

En 1937, on lit dans la revue *Architecture d'aujourd'hui*: "Les grandes expositions ont toujours exprimé la plastique de leur temps, une certaine mode à son apogée, coexistant avec quelques essais courageux "d'avant-garde" et quelques réminiscences de modes passées" (2). Dans ces expositions, la question que nous nous posons est la suivante: comment la Tunisie, pays non industrialisé à la fin du 19 -ème siècle, pays sous protectorat de 1881 à 1956, pays indépendant depuis le 20 mars 1956, a pu participer à ces expositions universelles, internationales ou coloniales? Expositions qui se transforment en exhibition architecturale et où chaque pays se fait remarquer par sa participation, au milieu de la diversité inouïe des constructions et leur grande variété typologique.

Chaque pavillon représente par son architecture un moment de l'histoire d'un pays et cela sur le plan plastique, politique et commercial :

- Est-ce le cas pour le pavillon de la Tunisie?
- Comment l'image de la Tunisie a-t-elle été exportée?
- L'architecture du pavillon a-t-elle un caractère contemporain par rapport à celle de la Tunisie à cette époque?

# L'IMAGE EXPORTÉE: LE PAVILLON DE LA TUNISIE DANS LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES, COLONIALES ET INTERNATIONALES DE 1867 A 1967



- Son architecture a-t-elle un caractère d'avant-garde, par rapport à "l'architecture d'exposition" des autres pavillons à la même époque? Ou, au contraire, une architecture d'arrière-garde ?

Pour répondre à ces questions, nous vous proposons de faire une étude analytique de l'architecture des pavillons de la Tunisie, depuis l'Exposition universelle de Paris en 1867, jusqu'à l'Exposition universelle et internationale de 1967 à Montréal.

L'objectif est de développer l'analyse et l'approche historique des productions architecturales des différents pavillons tunisiens, en mettant en évidence au fil des expositions les techniques liées à l'architecture et à la scénographie.

Cela permettra d'une part une évaluation de l'architecture du pavillon, d'autre part de faire apparaître les références et modèles ainsi que les influences multiples qui ont guidé certains choix architecturaux. Sachant que, pour ce type de projet, architecte et homme politique sont amenés à travailler ensemble ou chacun de son côté et mettent à contribution le premier sa formation d'architecte, le second ses idées politiques et le message qu'il veut transmettre.

Le tout dans un seul but: donner une certaine image d'un pays dans le concert international des nations.

## DÉMARCHE

L'étude couvrira les trois périodes historiques suivantes :

- 1) la période monarchique avec l'Expo 1867 à Paris,
- 2) la période coloniale ou "période des minarets",
- 3) la période de l'après indépendance avec l'Expo 1967 à Montréal.

La première, qui est celle des beys, est illustrée par le pavillon de l'Exposition universelle de Paris en 1867.

La deuxième, la plus longue, s'étend de 1881, date de l'entrée en vigueur des accords de protectorat, jusqu'à la date de l'indépendance en 1956. Cette période est illustrée par plusieurs pavillons, dans des expositions aussi bien universelles, que coloniales et internationales. Les pavillons de cette période se signalent par un ou plusieurs minarets.

La troisième période est celle de la Tunisie, jeune nation moderne, illustrée par le pavillon de l'exposition universelle de Montréal en 1967.

L'étude de ces trois périodes va nous révéler trois façons différentes de représenter la Tunisie. On aura ainsi à étudier trois "images exportées":

## "L'image que la France veut montrer de la Tunisie: celle d'une colonie riche, qui ne cesse de progresser depuis le début du protectorat français."

L'image que les Beys veulent donner d'elle au monde, une monarchie politiquement stable dans une Régence économiquement prospère, même si la réalité est complètement différente : il y a eu des révoltes populaires, et le pays est fortement endetté. Un pays qui a de très bonnes relations avec la France et son empereur Napoléon III (1852-1870). Celui-ci l'invite à participer à l'Exposition universelle de 1867. Ce qui constitue un gage d'amitié entre les deux pays (3).

L'image que la France veut montrer de la Tunisie: celle d'une colonie riche, qui ne cesse de progresser depuis le début du protectorat français. Elle appartient à "notre grand Empire colonial".

Son architecture arabo-islamique doit être considérée comme une architecture régionale méditerranéenne, faisant partie du patrimoine architectural français et à ce titre elle doit être intégrée dans la mémoire collective du peuple français. Cette image aussi sert à attirer les investisseurs français et étrangers, recruter de nouveaux colons et justifier la colonisation aux yeux de l'opinion publique française qui n'était pas toujours convaincue de son utilité.

L'image d'une Tunisie indépendante, républicaine, résolument moderne et désireuse de tourner la page de 75 ans de colonialisme.

## EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867 À PARIS

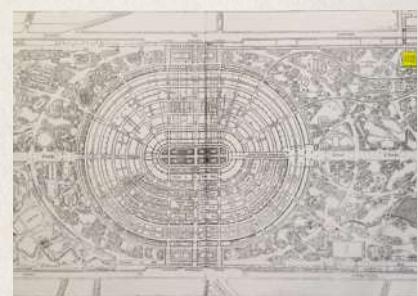
C'est la première Exposition Universelle à laquelle la Tunisie participe avec un pavillon puisque c'est la première fois qu'on invite les différentes nations à construire des pavillons indépendants en plus de leurs stands à l'intérieur de la Grande Galerie (Palais de l'Exposition).

À l'époque, la Tunisie est une monarchie. D'où le choix du monarque le Bey Mohamed Sadak ( 1859-1882 ) de faire représenter la Tunisie par un pavillon qui exprime cet état, en l'occurrence un palais beylical, le Palais du Bardo (1).

La mission de commissaire général a été confiée par le Bey à un Français, Jules de Lesseps qui connaît bien l'engouement des occidentaux pour tout ce qui véhicule l'image de l'Orient.

La copie du palais beylical du Bardo est l'oeuvre de l'architecte Alfred Chapon (1834-1893), architecte de la Compagnie de Suez. Il a essayé de donner un spécimen de l'architecture beylicale des XVIII ème et XIX ème siècles.

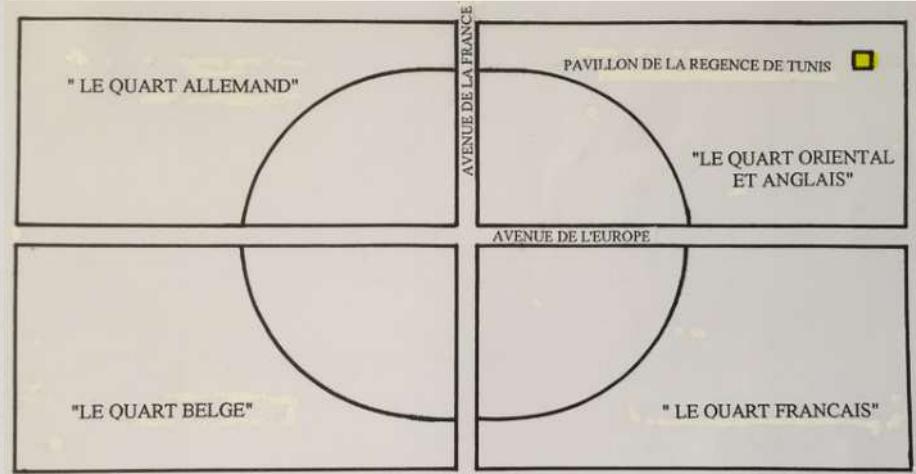
L'architecte s'est inspiré de cette immense bâtie de plusieurs milliers de mètres carrés, pour faire un seul bâtiment de quelques centaines de mètres carrés: en particulier de la structure, des matériaux, de la disposition des ouvertures, de la distribution des pièces et de l'association du minéral et du végétal. Il a copié de l'original certains éléments comme l'escalier des lions, les moucharabiehs, le patio, la fontaine, les colonnes, la loggia, la décoration, l'ornementation. Le tout forme un ensemble, désigné sous le nom de "Palais du Bey". Il témoigne d'un savoir-faire des artisans tunisiens et reflète le raffinement du cadre de vie des beys.



(3) Il existe des " traités de paix et de commerce" signés avec la France en 1604 -1605 et régulièrement confirmés tout au long du 17 ème et du 18 ème siècles. Demeures de France en Tunisie - Anne-Marie Planel - Publication du Centre de documentation Tunisie-Maghreb (C.D.T.M.) Tunis 1990.

1) Depuis 1888, une partie fait office de musée archéologique, célèbre par sa collection de mosaïques unique au monde.

# L'IMAGE EXPORTÉE: LE PAVILLON DE LA TUNISIE DANS LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES, COLONIALES ET INTERNATIONALES DE 1867 A 1967



## LE PARC DE L'EXPOSITION ET LA PARCELLE DU PAVILLON.

Le plan du site du Champ de Mars où se déroule l'Exposition est l'œuvre de l'ingénieur F. Le Play. C'est un rectangle de plusieurs hectares, dont le centre est occupé par un jardin, "une oasis de fraîcheur et de repos".

Autour du jardin, se dresse le Palais de l'Industrie, au plan elliptique, avec plusieurs galeries concentriques. Autour de la dernière galerie, s'étend un vaste parc paysager, divisé en quatre parties bien délimitées par deux grandes artères principales, se coupant à angle droit au centre du rectangle.

L'aménagement de chacune des quatre parties rappelle par son urbanisme le parc du Belvédère à Tunis. En effet, c'est un grand jardin paysager, dont les parcelles sont limitées par la courbure des artères secondaires, ce qui donne des terrains de forme ovale ou "patatoïde". Chaque parcelle qui résulte de cet aménagement est allouée à un pays ou à un équipement. L'aménagement avec des kiosques, des pavillons nationaux, des plans d'eau, de la végétation exubérante, accentue l'esprit de promenade à travers l'Exposition, comme dans un jardin naturel.

L'aménagement du parc est en contraste avec le tracé du site et les artères principales, tirés au cordeau. Le résultat est un compromis entre le tracé du jardin à la française et le jardin paysager.

Dans le "quart oriental et anglais", trône le Palais du Bey de Tunis qui baigne dans un décor "naturel".

Il est séparé du "quart français" d'en face par une large avenue, l'avenue de l'Europe. Ce qui souligne le fait que la Tunisie est bel et bien indépendante et qu'elle n'est pas encore dans le giron de la France, malgré les craintes du Bey qui voit celle-ci bien installée dans l'Algérie voisine.

Le pavillon de la Tunisie est situé dans "l'allée de Tunis", entouré par la "tente impériale" du Maroc et les pavillons des "Républiques de l'Amérique", du Japon et de la Chine (2). Cette situation "géopolitique" permet à la Régence de Tunis de figurer fièrement, comme un grand pays, au milieu des grandes nations.

Le palais fut construit dans un coin du parc de l'Exposition, à proximité immédiate d'une grande porte, la "porte de Grenelle", un endroit stratégique, vu son emplacement à l'intersection de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay, deux larges avenues où d'autres types d'expositions sont aménagées et qui drainent beaucoup de monde.

Pour la Régence de Tunis, cette position de premier plan, à côté d'une porte d'accès, explique en partie le succès rencontré par le palais du Bey, dans cette fête universelle (3).

(3) A cela, s'ajoute non seulement la qualité architecturale du palais et son côté exotique, mais aussi la publicité faite par la presse, dont *L'Illustration* de 1867 s'est fait l'écho, à travers plusieurs articles et gravures.

PARIS. — Parc de Montsouris — L'Observatoire



A suivre...

Déjà en librairie !

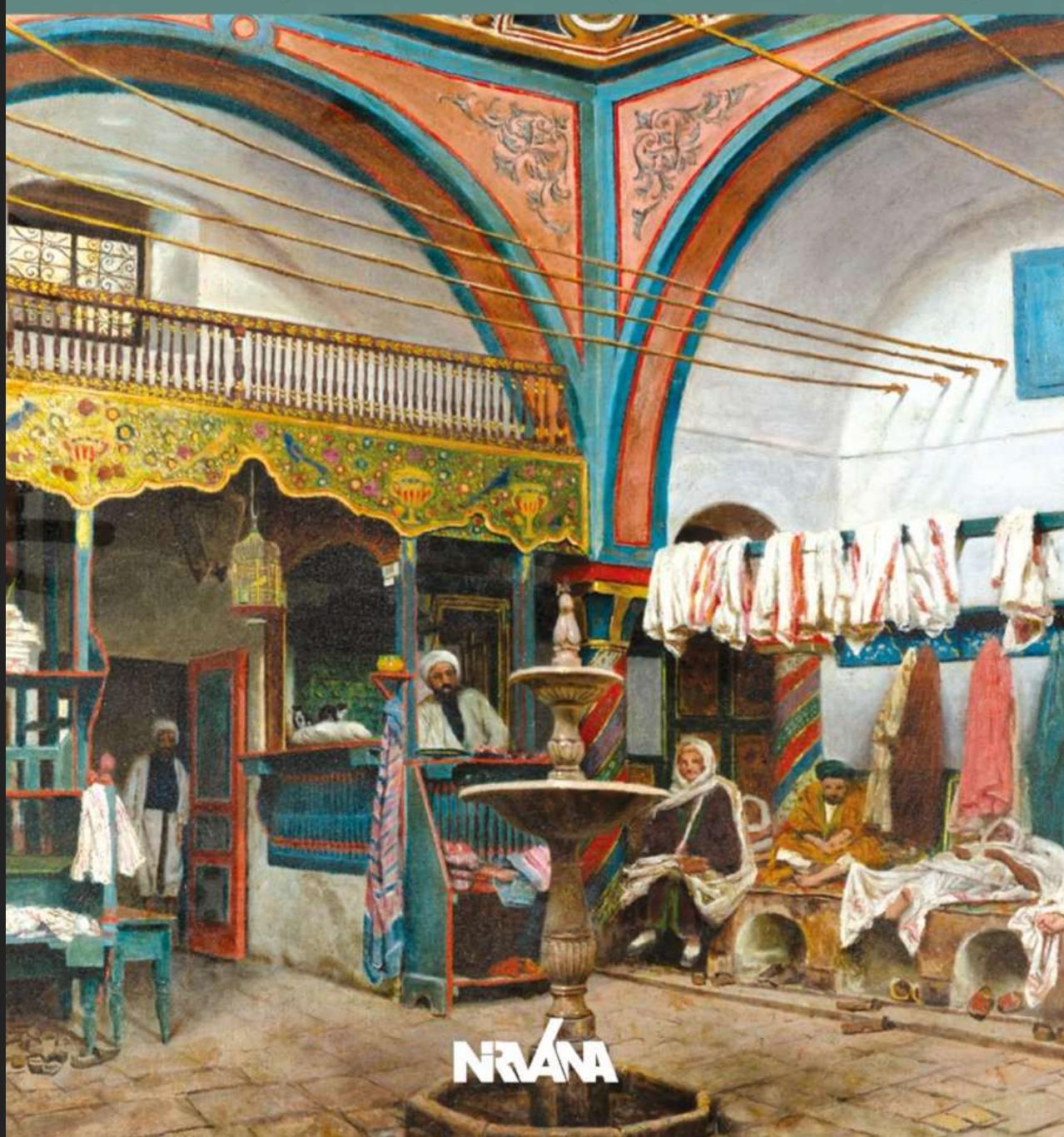


Sana Letaief

Les

# Hammams

## de la Médina de Tunis



NRANA